

Rangel, l'Afrique en noir et blanc

Ses photos de reporter ont dénoncé le Mozambique colonial des Portugais. Puis il les a mises, un temps, au service de la révolution marxiste à Maputo. Toute une génération de photographes africains s'inspire de l'œuvre de ce métis aujourd'hui âgé de 80 ans



Ricardo Rangel, photo Bamba Bruno/Panapress/Maxppp

Il parle de mondes engloutis sans nostalgie ni révolte. Celui des coloniaux portugais qui se sont enfuis de son pays, le Mozambique, aux premiers jours qui ont suivi la Révolution des œilletons, à Lisbonne, en 1974. Celui aussi des marxistes africains qui les ont remplacés, tout à leur rêve d'indépendance, de «socialisme scientifique» et de fraternité.

Ces deux mondes, Ricardo Rangel aura passé sa vie à les capturer dans sa boîte photographique. À 80 ans, son pays désormais converti aux recettes libérales du Fonds monétaire international, il continue à transmettre sa technique à des élèves mozambicains respectueux, au milieu d'un trésor de négatifs, de diapositives, d'épreuves en noir et blanc soigneusement rangées dans les étagères du Centre de formation et de documentation photographique qu'il a créé, en 1983.

Invité d'honneur du festival international de la photographie de Bamako, il a décliné l'invitation. Trop loin. Pourtant, «ils lui offraient un billet en classe affaires», précise Béatrice, son épouse. Suisse italienne, elle était arrivée au Mozambique pour suivre son premier mari, ingénieur pour la compagnie d'ascenseurs Schindler. Veuve, l'indépendance arrivant, elle propose ses services de traduction au nouveau ministère de l'information. Elle y rencontre Ricardo Rangel, l'un des deux photographes qui n'a pas fui le pays.

Quarante ans après, elle vient tous les matins au Centre de formation, reçoit les visiteurs en attendant Ricardo, répond aux courriels d'amis qui l'informent d'expositions consacrées à Ricardo, et dont elle n'a jamais été entendu parler. De son bout du monde, Béatrice veille aux intérêts de l'artiste. Ou plutôt du photo journaliste, comme le rectifie Ricardo Rangel. Celui-ci se définit en effet comme un «œil clinique qui témoigne», dans le petit ouvrage qu'il a écrit il y a deux ans, intitulé *Photo journalisme ou photo confusion*, en forme de «coup de gueule» contre les légendes erronées et les photographies sans intérêt relevées dans la presse mozambicaine. Même promu au rang d'icône nationale, Ricardo Rangel garde une exigence de précision et revendique une sorte de statut d'artisan du regard.

"Les Noirs avaient droit à des numéros"

«J'ai simplement ouvert les yeux, mes photographies reflètent le système colonial», commente-t-il en montrant le portrait d'un Mozambicain noir gréviste, marqué au fer rouge à la tête, ou celui d'un manutentionnaire du port de Lourenço Marques (l'ex-Maputo sous les Portugais) dont la chemise portait en gros le numéro d'immatriculation du camion auquel il était affecté. «Les Noirs avaient droit à des numéros, dit-il. Dans le quotidien Tribuna, nous

avons été les premiers, à la fin des années 60, à publier la photo d'un Africain avec son nom. Un lecteur nous a écrit pour nous demander depuis quand un Noir était un monsieur.»

Sous les anciens cieux portugais, Ricardo Rangel était-il lui-même un monsieur ? «Mon père était d'origine grecque, dit-il, ma mère était une métisse d'origines africaine et asiatique. J'appartenais donc ici à la quatrième catégorie, celle des métis.» Elle se rangeait après celle des Portugais blancs venus de la métropole, des Blancs de seconde classe (nés au Mozambique), des Indiens venus de Goa (autre colonie portugaise), mais avant celle des Noirs. «Les métis ne pouvaient pas conduire un autobus, par exemple. À l'école, alors que le Blanc passait d'une classe à la suivante, les autres élèves devaient redoubler la dixième et la neuvième.»

Ricardo travaille ensuite dans un garage, où il fait la connaissance d'un chasseur d'éléphants dont le violon d'ingres est la photographie. Celui-ci lui propose d'assurer l'entretien de sa chambre noire. Vient la Seconde guerre mondiale. Lourenço Marqués accueille des réfugiés juifs, dont un Tchèque qui va y ouvrir un studio de photographie. Il embauche Ricardo qui, pendant dix ans, s'occupe des développements : notamment pour les deux grands journaux de l'époque, le *Noticias* et le *Lourenço Marques Guardian*, édité à la fois en portugais et en anglais. Dans sa chambre noire, Ricardo va exercer son œil en travaillant sur les photographies des autres. En 1952, le *Noticias* décide de lancer une édition du soir et lui propose de devenir reporter photographe.

Ricardo s'inscrit aussi à une cellule du parti communiste. La censure et la police politique, la Pide, veillent, et il fait de la prison. Au début des années 1960, un nouveau journal (*Tribuna*) se lance, avec le soutien de libéraux. «Ils m'ont dit: tu vas faire les photographies qui te plaisent. J'ai exigé de pouvoir m'acheter mes propres appareils.» Il prend alors une photographie aérienne des deux villes formant la capitale: la «ville de ciment» où sont installés les Européens et la «ville de canisse», celle des Africains. Sa photo est interdite par la censure.

Une police politique chasse l'autre

En 1964, il quitte Lourenço Marqués, pour Beira, la deuxième agglomération du pays, située plus au Nord, où il va travailler pour le *Diário de Moçambique*, dirigé par Monseigneur Sebastiao de Rezende: «c'était un militant anti fasciste. il m'a embauché pour mon sang grec, censé me donner, selon lui, un grand sens de la beauté. Et moi, je savais que je pouvais compter sur le poids politique d'un évêque.»

Ce qui n'empêche pas Ricardo Rangel de connaître à nouveau la prison. Et de repartir en 1968 à Lourenço Marques pour participer à la création de l'hebdomadaire en couleurs (*Tempo*) fondé par des journalistes progressistes avec l'argent de Portugais qui rêvaient d'un Mozambique indépendant du Portugal, mais gérés par des Européens : à l'image de la Rhodésie voisine, dirigée alors par Ian Smith. «Je leur ai demandé de payer mes dettes, de me trouver une maison, et d'assurer le transport de ma dauphine Gordini par bateau depuis Beira.»

Le régime colonial vit ses dernières années. La censure décortique jusqu'aux petites annonces, pour traquer les soutiens au mouvement indépendantiste du Frelimo. La photo en pleine page prise par Ricardo d'un très vieil Africain, titrée «la fin», tiré en noir et blanc mais un peu rougie, est refusée par la censure. Celle-ci lui demande: «la fin de quoi?»

Cette fin, celle des Portugais, arrive en 1975. Débute alors le pouvoir du Frelimo marxiste avec son président, l'emblématique Samora Machel. Ricardo devient son photographe attitré, le suivant dans tous ses déplacements. Il sent un vent de liberté, une grande euphorie. Mais, il avait aussi prévenu: «Les journalistes ne sauront plus écrire après des décennies passées à utiliser des méandres pour contourner la censure.»

En fait, ils n'auront pas le loisir de réapprendre à écrire. Le marxisme a du mal à accepter la controverse et une police politique chasse l'autre, la Snaspe mozambicaine (formée à l'école est-allemande) remplaçant la Pide portugaise. «J'ai des amis qui ont connu la prison pendant l'époque coloniale, pour y retourner après l'indépendance. Beaucoup ont préféré ensuite quitter le pays, se souvient Ricardo. Le pays s'est retrouvé sans cadres, avec 99 % des Mozambicains qui étaient analphabètes et un pouvoir des images qui était majeur.»

Apprendre aux policiers à prendre des clichés des suspects

Dans ce pays tout neuf, Ricardo va fonder son Centre de formation photographique, avec l'appui financier du gouvernement italien (jusqu'en 1986) puis d'une ONG danoise. Pas pour l'amour de l'art, mais pour apprendre aux policiers à prendre des photos des suspects ou aux agronomes à photographier les cultures. «Pendant dix ans, nous avons formé au photo-journalisme des fonctionnaires, des médecins, même des missionnaires. Nos cours étaient pragmatiques et devaient répondre aux besoins du pays.»

Aujourd'hui, le Centre de formation de Ricardo continue à former des étudiants pour un cycle de cours de six mois. Dans ses locaux du centre de Maputo, Ricardo montre le travail de ses élèves. «Le cours est en noir et blanc, dit-il. Avec une bonne photo en noir et blanc, on peut voir toutes les couleurs. Si nos élèves travaillent sur la couleur, c'est uniquement pour des raisons commerciales.»

Ainsi parle Ricardo, au côté d'un de ses élèves: le fils d'un ami photographe, mort dans le même accident d'avion que le président Samora Machel en 1986. Cet accident marquera la fin des idéaux marxistes et le commencement d'une nouvelle histoire pour le Mozambique. «Nous sommes passés du socialisme au capitalisme sauvage, fait le photographe. Bien sûr, il y a un conflit latent entre les races qui vivent ici. Les Indiens ne sont pas aimés, mais ils sont bien utiles à l'économie. Les Blancs qui reviennent dans le pays ont du pouvoir et de l'argent. Ils peuvent être jaloués par des Africains qui ne les voient jamais faire la manche. Mais, si l'on regarde l'Afrique, mon pays est un de ceux qui sont aujourd'hui les plus stables».

Dans les locaux lumineux de son Centre de formation, Ricardo Rangel semble goûter le plaisir de l'automne d'une vie pacifiée, à côté de son épouse Béatrice. Il est à l'origine d'une nouvelle génération de photographes mozambicains de talent. Il sait qu'il est célébré un peu partout dans le monde pour son travail, même si cela lui semble lointain.

«Lointains» aussi ses vieux clichés noirs et blancs, qui montrent un Lourenço Marqués portugais, peuplé de filles à marins africaines, d'enfants solitaires et graves se protégeant de la pluie d'été, et d'autres qui se regroupaient la nuit sur quelques marches, pour dormir moins seuls. «Même avec les pieds sur terre et la tête sur les épaules, je n'ai jamais cessé d'appartenir à la génération de l'utopie des années 1950 et 60», résume-t-il. La force du regard de Ricardo Rangel ne vient-il pas aussi du plus profond de son métissage? Il le pose sur les mondes blancs et noirs, avec la force d'un passeur qui leur permettrait de se rejoindre un instant dans une émotion commune.

Pierre COCHEZ, à Maputo (Mozambique)

Biographie

1924 Naissance à Lourenço Marques.

1941 Apprenti photographe.

1952 Photographe reporter au *Noticias da Tarde*. Premier journaliste non blanc à entrer dans un quotidien au Mozambique. 1960 Chef photographe à *Tribuna*.

1970 Il participe à la fondation de *Tempo*.

1975 Indépendance du Mozambique.

1981 Directeur de l'hebdomadaire *Domingo*. Il fonde l'Association mozambicaine des photographes (AMF).

1983 Il fonde le Centre de documentation et de formation à la photographie.